

Zeitschrift: Bulletin de la SHAG : revue annuelle de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève
Herausgeber: Société d'histoire et d'archéologie de Genève
Band: 20 (1990)

Buchbesprechung: Chronique bibliographique pour 1990

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE POUR 1990

La présente chronique ne contient qu'une sélection d'ouvrages et d'articles parus en 1990. On en trouvera la liste complète dans la Bibliographie genevoise publiée par la BPU et la SHAG.

Le Commissaire au Bulletin

Histoire générale

Généralités

Encyclopédie de Genève, t. VIII: Genève, ville internationale, Genève, 1990, 293 p., ill.

Malgré son titre, c'est l'ensemble des relations de Genève avec les étrangers et avec l'étranger que présente ce huitième tome de l'*Encyclopédie*. Comme il se doit, il s'ouvre par une histoire des étrangers à Genève, de la colonisation romaine à nos jours. L'importance du rôle joué par les étrangers dans une ville d'immigration comme Genève apparaît dans toute son étendue. L'étude des mouvements de l'histoire, l'évolution de la notion même d'«étranger» ou de la provenance des étrangers établis à Genève, ne dissimule pas les interrogations actuelles, comme celles que suscite l'afflux des requérants d'asile.

L'évolution du droit des étrangers révèle le passage brutal de la pratique libérale du XIX^e siècle aux restrictions qui suivent la Première Guerre mondiale, quand la Confédération impose son autorité dans ce domaine. L'histoire des étrangers dans l'économie genevoise et l'histoire de la politique étrangère de Genève ont quelque peine à bien se différencier de l'histoire économique et politique de Genève dans son ensemble. Parmi les autres points qui font l'objet de chapitres particuliers, signalons le tourisme, avec une présentation bienvenue de l'architecture hôtelière, et la politique régionale dont sont soulignés les développements les plus récents.

Comme il se doit, la Genève internationale occupe une place de choix dans ce volume. Y sont examinées ses origines, son histoire, la complexité des liens qui la rattachent à Genève tout comme son influence sur l'architecture et l'urbanisme. On en retiendra surtout le rôle capital joué par le mouvement de la Croix-Rouge, et aussi la place qu'a tenue la Genève internationale dans l'œuvre d'intellectuels genevois comme Robert de Traz

Bernard GISIGER, Francis LE COMTE, Du 4000 au 118: Service du feu de la Ville de Genève, 1940-1990, Genève, 1990, 333 p., ill.

La prévention et la lutte contre les incendies constituent un chapitre important de l'histoire urbaine. Les auteurs, sapeurs-pompiers eux-mêmes, ont exploré les archives, la presse, les registres du Service du feu pour produire cet ouvrage. Très documenté, peut-être trop, il souffre d'être détaillé à l'excès alors que paradoxalement l'indication des références fait défaut. La présentation touffue de l'histoire de la caisse de retraite ou des activités sportives des pompiers risque fort de ne retenir l'attention que des initiés

Par contre, on y trouvera un bon historique des incendies et de la lutte contre le feu à Genève, y inclus le récit de tous les grands incendies depuis celui du pont du Rhône en 1670. C'est à Robert Céard (1781-1860), dont les auteurs mettent en évidence l'œuvre multiforme dans le domaine de la lutte contre les incendies, qu'on doit la mise en place d'un bataillon de sapeurs-pompiers en 1839. L'organisation bourgeoise, où chacun participe aux chaînes de seillons, est désormais encadrée par un corps militarisé et spécialisé. Autre point fort de l'ouvrage, l'évolution des diverses techniques utilisées dans la lutte contre le feu est remarquablement retracée.

Irène HERRMANN, «Les Conseillers fédéraux et Genève: si nous devons être le bouc émissaire qui emporte les péchés du peuple suisse, sacrifiez-nous...», Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, t. 19, 2^e livraison (1989), 1990, p. 207-208.

Tout comme les autres cantons suisses, Genève possède son *Kantönligeist*, esprit de clocher à la dimension du canton. A Genève, cet esprit a toutefois la particularité de s'appuyer sur un sentiment d'infériorité. Ce sentiment d'être mal compris et mal aimé de la Confédération existe depuis la Restauration, mais il se manifeste plus nettement en période de crise.

Irène Herrmann examine trois de ces moments, l'affaire des réfugiés italiens expulsés par la Confédération après l'attentat d'Orsini en 1858, les protestations de Genève en 1946 quand elle se sent oubliée par Berne dans l'effort de reconstruction, et la fondation de mouvements «indé-

pendantistes» en 1987. Elle montre que, de 1858 à 1987, l'expression du mécontentement contre Berne a changé d'origine, du gouvernement genevois à la classe politique puis au milieu populaire. Ayant analysé les discours tenus lors de ces trois crises, elle en souligne les permanences, telle la conscience aiguë du particularisme genevois et de l'ouverture de Genève sur le monde, et les évolutions. A ses yeux, un changement important s'est fait jour en cette deuxième moitié du XX^e siècle: Genève estime maintenant n'être plus seule à subir un sort injuste mais le partager avec toute la Suisse romande. D'une manière assez périlleuse, l'auteur en conclut que désormais ce sentiment d'injustice n'est plus le produit d'une illusion d'optique, mais qu'il correspond bien à une réalité

Catherine SANTSCHI, «**Les commémorations, un rituel politique?**», *Dossiers publics*, n° 74, novembre-décembre 1990, p. 42-69, ill.

Commémorer, rappelle Catherine Santschi, c'est créer des liens entre des personnes, tenter de souder un groupe autour du souvenir d'une personne ou d'un événement. La Genève du Moyen Age, comme tout le monde chrétien, commémorait les saints et les martyrs, mais la Réforme met fin à ces pratiques. L'Escalade de 1602 en fait naître une nouvelle: la victoire genevoise est célébrée le 21 décembre 1602 par un jeûne et par une cérémonie religieuse qui attire un grand concours de peuple. A partir de 1603, l'anniversaire de l'Escalade donne lieu régulièrement à de semblables manifestations, qui se doublent dès 1605 de réjouissances profanes. En comparaison, la commémoration des victimes de l'Escalade reste très discrète, par crainte de verser dans le culte des morts. Elle prend un tour nouveau en 1895, lors du transfert des restes des victimes dans le temple de Saint-Gervais, véritable translation de reliques patriotiques, comme le note plaisamment l'auteur.

Catherine Santschi relève à quel point les célébrations du XIX^e siècle sont tributaires du contexte politique de leur temps. Certaines célébrations, comme le bicentenaire de la Réforme en 1735 ou le cinquantième de la Restauration en 1863, se font discrètes de peur de froisser de puissants voisins et de ranimer les tensions politiques intérieures. D'autres suscitent de vives réactions, tel le tricentenaire de la Réforme en 1835 qui donne lieu à une venimeuse polémique brochurière entre catholiques et protestants. L'auteur souligne justement à ce propos que les commémorations historiques célèbrent plus le présent que le passé.

Au XX^e siècle, Catherine Santschi s'interroge sur la disparition progressive des grandes études historiques liées aux commémorations. Cela pourrait s'expliquer par le fait que les commémorations populaires sont fondées sur les mythes et non sur l'histoire. La mémoire collective tendrait alors à supplanter le discours historique et les commémorations seraient devenues un rituel d'une nouvelle religion laïque. Ce vigoureux

article se clôt par un tableau chronologique des commémorations genevoises de 1603 à 1989.

Histoire communale

Veyrier, Veyrier, 1990, 287 p., ill.

Cette monographie communale est le fruit du travail d'une équipe pluridisciplinaire dirigée par Catherine Santschi et par le Conseil administratif de Veyrier. L'étude dépasse le cadre du territoire communal actuel, puisqu'elle prend en compte l'ancienne paroisse de Veyrier, qui incluait des portions de ce qui est maintenant territoire français. Ce volume s'ouvre sur ce qu'était Veyrier bien avant l'histoire, en présentant l'évolution géologique de cette région au paysage modelé par les glaciers du Rhône et de l'Arve. Les traces d'habitation humaines y sont anciennes, puisqu'on a découvert à Etrembières en 1833 des abris sous roche de chasseurs magdaléniens.

L'histoire de Veyrier est retracée dans ses multiples aspects politiques, économiques et religieux. L'évolution du territoire, de ses découpages féodaux et politiques, de la propriété foncière, de l'exploitation agricole d'une terre médiocre figurent en bonne place, de même que les difficultés politiques et religieuses de cette commune devenue genevoise en 1816, et peuplée alors de catholiques fervents. Les auteurs mettent aussi en valeur la vie quotidienne de cette population. L'histoire des deux derniers siècles est celle de changements radicaux, explosion démographique et urbanisation

Economie et société

Christian BROYE, **Sorcellerie et superstitions à Genève (XVI^e-XVIII^e siècle)**, Genève, 1990, 211 p., ill.

Le travail de Christian Broye est issu d'un mémoire de licence présenté à la Faculté des lettres de notre Université. Il se fonde sur la distinction entre la sorcellerie telle qu'elle est perçue dans la culture populaire (pratique des sortilèges) et telle que se la représente la culture des élites (secte satanique). La conjonction de ces deux conceptions a permis la grande chasse aux sorcières de l'Époque moderne. Comme l'a démontré Robert Mandrou pour la France, c'est l'évolution de la conception des élites qui a mis fin à la persécution officielle des sorcières.

Après une intéressante synthèse de l'histoire de la sorcellerie à Genève, Christian Broye se livre à une lecture très attentive des procès criminels, principale source sur le sujet. Il suit les méandres de la procédure jusqu'à la sentence, et trace le portrait des accusés. Puis il se

consacre aux paroles des accusés comme aux questions des juges, mettant à jour les structures du discours des uns et des autres et révélant les mécanismes par lesquels on passe de l'évocation de maléfices aux aveux de pacte avec le diable.

La mise en parallèle des dernières affaires de sorcellerie du XVII^e siècle et de cas de superstition du début du XVIII^e est éclairante: les accusations de maléfices ne cessent pas de la part de la population, mais chirurgiens et médecins se montrent toujours plus réticents à jouer leur rôle, qui consiste à rechercher la marque diabolique sur le corps des accusés, et les juges en viennent à considérer ces derniers comme des faibles d'esprit. En 1728, les autorités doivent protéger Françoise Baud des violences de la population de Saint-Gervais qui l'accuse de sorcellerie.

Liliane MOTTU-WEBER, «**L'évolution des activités professionnelles des femmes à Genève du XVI^e au XVIII^e siècle**», *La Donna nell'economia, secc. XIII-XVIII: atti della ventunesima Settimana di Studi, Prato, 10-15 aprile 1989* a cura di Simonetta Cavaciocchi, Prato, 1990, p. 345-357.

A travers les recensements (1798, 1802), les registres officiels, les archives notariales, judiciaires et privées, Liliane Mottu-Weber examine quelle place est faite aux femmes dans le monde du travail, dans la Genève moderne. D'emblée, les femmes apparaissent très présentes dans certains secteurs, tels le service domestique, la mercerie, et elles ne sont même pas exclues des travaux de force, comme la construction et l'agriculture.

Dans l'industrie, les femmes sont nombreuses avant 1560, en particulier dans les entreprises familiales. Par la suite, la mise en place du système corporatif se traduit par l'exclusion progressive des femmes des métiers jurés, à l'exception toutefois des veuves de maîtres. Les causes de cette évolution sont multiples: crainte de la cohabitation des sexes dans les ateliers, préjugés misogynes, craintes de la concurrence d'une main-d'œuvre nettement moins rémunérée. Une part importante de la population active féminine travaille donc en marge du système des maîtrises. Cette situation défavorable se vérifie aussi dans la formation professionnelle. Peu de jeunes filles bénéficient de l'apprentissage. Au vu des contrats, il ne leur est possible que dans certains secteurs, comme l'industrie du vêtement. Leur formation se fait le plus souvent sur le tas, comme c'est le cas pour les servantes employées chez les artisans. La présence féminine dans le commerce est importante, environ un quart en 1798. Les femmes sont nombreuses dans certains secteurs comme l'alimentation ou l'hôtellerie. On ne saurait oublier pourtant que quelques femmes fortunées, veuves ou séparées, donc non soumises à l'autorité d'un mari, ont joué un rôle de premier plan dans le financement du commerce et de l'industrie.

Anne-Marie PIUZ, Liliane MOTTU-WEBER, **L'économie genevoise, de la Réforme à la fin de l'Ancien Régime: XVI^e-XVIII^e siècle**, Genève, 1990, X, 668 p., ill.

Ce remarquable ouvrage, qui se veut une suite aux deux volumes d'Antony Babel sur l'*Histoire économique de Genève des origines au début de XVI^e siècle*, est en partie une œuvre collective, puisque les auteurs se sont adjoints la collaboration d'Alfred Perrenoud, Béatrice Veyrassat, Laurence Wiedmer et Dominique Zumkeller. Chacun y traite de sa spécialité, offrant une synthèse substantielle de ses travaux antérieurs. La somme qui en résulte est destinée à devenir, comme les deux volumes d'A. Babel, une référence indispensable.

C'est d'abord l'espace qui nous est présenté, l'espace urbain, son organisation, sa mise en valeur, tout comme le surgissement de la conscience urbaine au XVIII^e siècle, et l'espace plus large, le territoire genevois, sa place au sein de sa région et de l'Europe, ses liens avec l'extérieur. Après le territoire, les habitants. Les courants migratoires, dont l'importance est essentielle pour Genève, sont étudiés en détail; la question souvent débattue de l'impact des deux Refuges reçoit un traitement spécifique. Les stratifications de la population genevoise, selon les critères du statut politique, de la classe sociale et de la profession sont examinées dans leurs permanences, leurs interactions et leur évolution. La méthode de la reconstitution des familles permet d'obtenir une image très claire du comportement démographique des Genevois, de la natalité, de la nuptialité et de la mortalité. Elle révèle également la précocité de l'apparition de la limitation des naissances et sa rapide diffusion.

La pauvreté est essentiellement connue par les archives hospitalières. Si elles traitent surtout de l'assistance et de l'encadrement des pauvres, elles permettent aussi de cerner la population «à risques», la frange importante des paupérisables, de ceux qui sont à la merci des crises économiques. Comme dans les pays voisins, le XVI^e siècle marque à Genève un changement d'attitude fondamental à l'égard des pauvres, perçus dès cette époque comme dangereux et fainéants. Des mesures très dures sont prises à leur rencontre, travail forcé, et expulsion pour les pauvres étrangers.

La campagne genevoise est présentée dans ses diverses composantes, à commencer par sa population, dont les structures sont étudiées à partir du dénombrement fiscal de 1797. Les inventaires après décès restituent le cadre de la vie matérielle de ses habitants, tandis que les anciens cadastres, dont la richesse est justement soulignée, permettent de reconstituer la propriété foncière, sa répartition, les types de cultures. L'étude des relations entre ville et campagne révèle une complémentarité bien plus qu'une simple sujétion. Toute cette partie consacrée au monde rural est centrée sur le XVIII^e siècle, et on se prend à regretter que, sans doute faute de sources, on n'en apprenne pas plus sur les deux siècles précédents.

Comme pour toutes les villes de ce temps, assurer l'approvisionnement est un souci constant des autorités. La politique genevoise d'approvisionnement en blés, marquée par la création de la Chambre des Blés en 1628, est analysée en profondeur. Genève achète des céréales de provenance de plus en plus éloignée, tandis que la politique de stockage et de lutte contre les chertés se fait plus sophistiquée, sans être pour autant à l'abri des critiques de la population. La politique de subsistance s'exerce également pour d'autres produits essentiels, viande, sel, et même vin. Ce qui conduit à s'intéresser à ce que mangeaient les Genevois des Temps modernes. On peut s'étonner de la variété des produits offerts sur le marché, mais elle cache de grandes disparités entre les tables des riches et des gens modestes. Encore les premières évitaient-elles, calvinisme oblige, un luxe trop ostentatoire. La fin du XVIII^e siècle est marquée par l'apparition de nouveaux produits, pommes de terre et maïs, et par la généralisation de la consommation de denrées jusqu'alors réservées aux nantis, comme le café, le sucre et le chocolat. Sur le marché urbain, les subsistances occupent la première place suivies des produits énergétiques; les matières premières ne viennent qu'ensuite. Les différents marchés genevois sont présentés, avec leurs spécificités. Evoquer les marchés, c'est encore mettre en lumière la dimension sociale, chaque jour de marché étant un événement à l'échelle locale et régionale. Mais c'est aussi en étudiant les dysfonctionnements, les chertés et les disettes qui l'ont agitée périodiquement jusqu'au début du XIX^e siècle. La problématique de ces crises est présentée à la fois dans son ensemble pour la période considérée et à travers l'étude approfondie de quelques-unes d'entre elles.

Le développement industriel de Genève commence au début du XVI^e siècle, avec le drap et la soie. Sous différentes formes, le textile reste le secteur dominant jusqu'à ce qu'il soit supplanté par la Fabrique au XVIII^e siècle. L'apparition tardive du système corporatif trouve son origine dans le développement massif de l'artisanat à la suite du Premier Refuge. La place des femmes dans l'industrie est des plus inconfortables: exclues des métiers jurés, elles sont le plus souvent cantonnées dans des travaux inintéressants et sous-payés. Chaque secteur industriel fait l'objet d'une présentation détaillée, où sont montrées la répartition du travail entre les différents métiers, l'évolution de l'organisation de la profession, de la production, les réactions aux variations de la conjoncture.

Le grand commerce genevois connaît une période de stabilité jusqu'au milieu du XVII^e siècle. L'espace commercial genevois s'étend alors jusqu'à Constantinople, mais le cœur en est constitué par Lyon, le Nord de l'Italie et le Sud de l'Allemagne. L'ensemble du commerce du XVII^e siècle est examiné par pays et par région. Au siècle suivant, Genève participe au prodigieux essor du commerce européen, bénéficiant de l'atout que constitue un réseau commercial important et bien structuré, qui se traduit par la présence active de colonies genevoises dans les grandes villes de commerce européennes. La présentation du monde bancaire et financier s'ouvre par l'histoire des monnaies et des taux

d'intérêt à Genève. Ce n'est qu'à la fin de l'Ancien Régime que la banque se dégage totalement du négoce et que les marchands-banquiers font place aux banquiers proprement dits. L'essor de la banque genevoise au XVIII^e siècle trouve son origine dans l'accumulation des capitaux du commerce d'entrepôt et du Second Refuge. Parmi les multiples activités des banquiers genevois, leur rôle de financiers de l'Etat – la République de Genève et surtout la monarchie française – est justement souligné.

L'histoire conjoncturelle de l'économie genevoise est présentée en conclusion. Les pestes et les disettes, les Refuges, les mouvements de l'économie régionale et européenne ont une influence marquante sur l'économie genevoise. Mais la crise qui frappe Genève à la fin du XVIII^e siècle a, elle, des causes structurelles, telle la stagnation de la productivité et les coûts de production. Quant aux Genevois de ce temps, ils n'étaient pas sans s'interroger sur les causes des variations économiques qu'ils subissaient, dans lesquelles ils décelaient le signe du courroux de Dieu contre les hommes.

Sciences et éducation

René SIGRIST, **Les origines de la Société de physique et d'histoire naturelle (1790-1822): la science genevoise face au modèle français**, Genève, 1990, VIII, 236 p., ill. (Mémoires de la Société de physique et d'histoire naturelle, vol. 45, fasc. 1).

Cette histoire des premières années de la Société de physique et d'histoire naturelle (SPHN) est la version remaniée d'un mémoire de licence soutenu à la Faculté des lettres de notre Université. Parmi les nombreuses sources utilisées se détachent les archives de la SPHN et les papiers Gosse. C'est en effet le pharmacien Henri-Albert Gosse qui est à l'origine de la création en 1790 d'une «société de gens de lettres», qui devient Société des naturalistes en 1791 avant de prendre son nom actuel en 1799. Les membres fondateurs s'adjoignent rapidement des savants aussi illustres qu'Horace-Bénédict de Saussure et Marc-Auguste Pictet, et s'assurent le patronage bienveillant de Charles Bonnet. Unis par le goût de l'histoire naturelle, ils ressentent le besoin d'un lieu où ils puissent échanger les résultats de leurs travaux scientifiques.

René Sigrist fait l'historique du développement de la SPHN, de son organisation, de ses travaux, de ses relations avec l'Europe savante. Il présente chacun de ses membres par de substantielles biographies, dans lesquelles il replace les savants genevois dans les courants de pensée et de recherche scientifique de l'Europe de ce temps. Il montre l'influence de la situation politique sur les activités d'une société savante: les périodes d'intense agitation que connaît Genève, lors de la Révolution et de la Restauration, ralentissent considérablement les travaux de la SPHN. Les savants genevois donnent alors la priorité à leur engagement politique.

René Sigrist mène à bien une remarquable étude socio-culturelle de la SPHN. Il s'interroge sur la composition sociologique et sur la sociabilité des savants genevois. S'appuyant sur les travaux de Cléopâtre Montandon, il les nuance sur certains points. Ainsi, plutôt que de présenter la science genevoise comme une activité essentiellement patricienne, il préfère souligner le rôle décisif de l'idéal patricien chez les savants genevois. A travers la SPHN, les Genevois ont pu, à côté de la poursuite de leurs propres recherches, jouer un rôle d'intermédiaire pour l'Europe savante, en s'efforçant de clarifier le débat scientifique, en vérifiant les acquis les plus récents de la recherche, et en les diffusant par le moyen de la fameuse *Bibliothèque britannique*. Sur le plan local, ils ont voulu atténuer les maux de la société par l'innovation technique: c'est ainsi que la SPHN a publié une brochure sur la culture de la pomme de terre pour enrayer les disettes. Dans la confrontation qui fait rage à l'époque entre conception matérialiste et théiste de la nature, les membres de la SPHN, à l'exemple de Charles Bonnet, rallient nettement le second camp et exaltent Dieu dans sa Création. Ils conjuguent volontiers l'influence de Rousseau et celle du calvinisme. René Sigrist constate par ailleurs que cette dernière subsiste surtout par une éthique de responsabilité morale et sociale, et dans la conviction qu'on peut développer la conscience morale par la science.

Signalons encore que René Sigrist a publié trois articles sur des aspects particuliers de la SPHN dans *Musées de Genève*, n° 306, septembre 1990: «**Les cabinets scientifiques des fondateurs de la SPHN**» (p. 2-7), «**La SPHN et la naissance des collections publiques**» (p. 8-10) et «**A propos des reliefs Exchaquet**» (p. 11-15), reliefs topographiques réalisés à la fin du XVIII^e siècle, dont la qualité enchantait de Saussure.

François Marc BURG Y

Architecture

Jean-Daniel Blavignac, 1817-1876, ouvrage publié sous la direction de Leila El-Wakil (Carouge, 1990, 210 p.), qui avait déjà écrit plusieurs articles sur Blavignac, est une monographie consacrée à cet architecte genevois hors du commun. La formule adoptée pour cet ouvrage, également catalogue de l'exposition qui s'est tenue au Musée de Carouge, est originale et reprend celle utilisée en 1987 pour l'exposition consacrée à Guillaume-Henri Dufour. La personnalité à multiples facettes de Blavignac est ainsi livrée à la plume de plusieurs auteurs. En guise de préface, un tableau chronologique de la vie et de l'œuvre de l'architecte se révèle très utile. Le lecteur, alléché par ce curriculum vitae impressionnant aussi riche que diversifié, entrecoupé par de magnifiques reproductions en couleurs, est ensuite invité à découvrir les nombreuses

passions de Blavignac au cours de six chapitres. Composé autour d'un thème, chaque chapitre réunit plusieurs articles. Ainsi sont retracés les années de formation de l'architecte; son engouement pour le patrimoine architectural pour lequel il n'a cessé de militer non seulement sur le territoire genevois, mais également dans les cantons romands à titre d'expert fédéral; sa carrière de constructeur, relativement réduite par rapport à ses écrits; ses talents artistiques dans le domaine de la céramique, du mobilier liturgique et du dessin; et enfin ses travaux historiques, concentrés surtout sur la Ville de Carouge. Hommage mérité envers le constructeur de la maison de la Tour – rue de la Tour n° 1, ultime témoignage de son architecture – cet ouvrage met à jour de nombreux documents d'archives inédits.

Les architectes genevois du XIX^e siècle sont à l'honneur cette année: après Blavignac c'est au tour d'Auguste Magnin (1841-1903), auteur de la magnifique maquette de Genève en 1850, restaurée de 1981 à 1984 et conservée actuellement à la Maison Tavel. Elle fut exposée pour la première fois dans son intégralité à l'Exposition nationale de 1896. Livio Fornara lui consacre un catalogue d'exposition intitulé **Le Relief de Genève en 1850** (Genève, 1990, 81 p.). Composé de nombreuses reproductions en noir et blanc, de croquis, plans, élévations, coupes et photographies provenant du fonds Auguste Magnin déposé dans la Collection iconographique du Vieux-Genève, cet ouvrage retrace l'histoire du relief, de sa genèse à sa réalisation, également à travers des écrits de l'époque. Quelques repères biographiques permettent au lecteur de faire plus ample connaissance avec Auguste Magnin, architecte passionné de maquettes, inscrit dans l'historicisme de son époque, qui mit près de 18 ans pour réaliser son chef-d'œuvre.

Parallèlement à l'exposition consacrée au relief Magnin, le Service d'urbanisme de la Ville de Genève présente sa maquette de la ville qui, à la différence du relief, est encore en cours d'assemblage, constamment mise à jour et constitue avant tout un outil de travail. Une plaquette accompagne cette exposition, intitulée **Genève au 1/500^e. Une maquette pour l'urbanisme: mémoire et anticipation** (Genève, 1990, 63 p.), elle regroupe plusieurs articles consacrés à l'urbanisme genevois et à la conception de la maquette parmi lesquels on peut citer ceux d'André Corboz et de Catherine Courtiau. Dans «**Maquettes de villes**», André Corboz se livre à une réflexion autour du thème de la maquette d'une ville: maquette à caractère emblématique ou de dévotion, maquette à des fins militaires ou urbanistique. Sous le titre de «**Pré-voir Genève vers 1900**», Catherine Courtiau publie plusieurs élévations et vues aquarellées inédites retrouvées récemment dans les archives municipales et illustrant des projets d'aménagement du quartier de l'Ile au tournant du siècle.

Pour couronner l'hommage rendu aux architectes genevois du passé, Marina Massaglia Aït-Ahmed publie un substantiel article dans la revue *FACES*, n° 16, été 1990, «**Maurice Brillard: une biographie (1879-1965)**», p. 36-47. D'origine neuchâteloise, Brillard a fait une

brillante carrière et s'inscrit parmi les architectes les plus importants au XX^e siècle à Genève. Le square de Montchoisy, les Tilleuls ou la Cité Vieusseux suffisent à le démontrer. L'auteur s'est livré à de longues recherches sur les sources d'archives de Braillard et a fait œuvre de pionnier, puisque son mémoire de licence, fruit de ses recherches, est le premier qui retrace l'œuvre complète d'un architecte genevois. Cet article est un extrait de ce long travail, il est conçu chronologiquement et donne un aperçu complet, mais surtout condensé, de la carrière de Braillard.

Un seul article consacré à un édifice religieux est à signaler. Il s'agit de l'étude très complète de «**L'église Saint-Hippolyte du Grand-Saconnex**» publiée par Jacques Bujard dans *Genava*, n.s., tome XXXVIII, 1990, p. 29-66, et suivie d'un article de Christian Simon intitulé «**Les restes humains de l'église du Grand-Saconnex, Genève**», p. 67-80. Grâce aux fouilles archéologiques menées en 1986 et 1987 à l'occasion de la restauration de l'édifice, et à l'étude des sources d'archives y relatives, l'auteur en retrace l'historique complet. On découvre ainsi que cette église est l'un des plus anciens lieux de culte de la région. Outre cette intéressante reconstitution du passé de l'église, le lecteur est aidé par de nombreux plans et reconstructions isométriques chronologiques de l'édifice, dont l'origine remonte au VI-VII^e siècle et qui a été partiellement reconstruit en 1837 sous la direction de l'architecte Jean-Pierre Guillebaud (1805-1888) en style néogothique. Un catalogue sommaire du matériel archéologique est présenté en fin de texte.

Pour clore cette chronique succincte, un clin d'œil à l'activité de Jacques Gentillâtre à Genève, par Liliane Châtelet-Lange dans un article intitulé «**Jacques Gentillâtre, Montbéliard - Genève - Chalon-sur-Saône - Lyon**», dans *Monuments et mémoires*, Fondation Eugène Piot, Paris, 1989, tome soixante-dix, p. 71-138. Né dans la Marne, Jacques Gentillâtre est un architecte, maître-maçon, ingénieur militaire et hydraulicien qui a fait un bref séjour à Genève entre 1611 et 1612, passage qui s'est d'ailleurs soldé par un échec. Son rôle à Genève a déjà été étudié précédemment par Livio Fornara, dans un article publié dans *Genava* en 1983.

A mentionner également, d'une part la parution des Actes du colloque du 28 mai 1988 dans le cadre de l'exposition *Pas à pas. La rénovation douce à Berlin-Kreuzberg*, textes écrits par plusieurs auteurs et rassemblés par Benoît Dubesset sous le titre **La Rénovation douce Berlin-Genève**, Genève, 1990, 91 p. D'autre part, l'ouvrage accompagnant l'exposition de la section suisse de l'Icomos au Musée historique de Lausanne intitulé **Icomos 90 conserver – restaurer. Quelques aspects de la protection du Patrimoine architectural en Suisse** (Lausanne, 1990, 143 p.), réunit de nombreux articles sur le patrimoine architectural et sa conservation, parmi lesquels on peut citer, pour Genève, celui de Charles Bonnet sur le site archéologique de la cathédrale, ceux de Pierre Baertschi et de Jean-Pierre Balmer sur le conservatoire de musique et le rural de Landecy, ainsi qu'un texte théorique de Bernard Zumthor. A relever la parution de deux

petites plaquettes, l'une consacrée à l'église **Saint-Germain**, Genève, 1990, 31 p., par Lionel E. Breitmeyer et Marguerite J. Wyler-Bertini, l'autre sur le **temple de la Fusterie** par Edouard de Montmollin (Genève, 1990, 48 p.); et la parution du **Carnet d'architecture** de Philippe Moreno (Genève, 1990, 141 p.).

Pour terminer et à titre d'information, un index bibliographique du patrimoine bâti de la Ville de Genève est consultable par tout un chacun à la Bibliothèque d'art et d'archéologie, à la Bibliothèque publique et universitaire ou aux Archives de la Ville de Genève. De nombreux ouvrages, articles, guides et périodiques ont été dépouillés, la liste n'est pas exhaustive mais contient les principales références bibliographiques relatives à l'architecture genevoise. Les bâtiments publiés sont présentés par fiches classées chronologiquement par adresses, sur lesquelles sont indiqués la présence de documents tels que photographies, plans, élévations, ainsi que les dates de construction et le nom de l'architecte.

Martine KOELLIKER

Archéologie

Les programmes de recherches archéologiques de grande ampleur en cours à Genève depuis plusieurs années permettent maintenant de publier des articles de synthèse sur certains aspects du groupe cathédral ou du temple de Saint-Gervais.

Selon Charles BONNET, «**Les salles de réception du groupe épiscopal de Genève**», dans *Rivista di Archeologia Cristiana*, N. 1-2-LXV-1989, p. 71-86, le groupe cathédral se composait non seulement d'églises et de baptistères, mais aussi de bâtiments résidentiels. Le plus ancien, reconstruit après les migrations germaniques de 260-80, a été en partie démantelé pour permettre la construction de la première cathédrale. Dès la seconde moitié du IV^e siècle sont en outre bâtis entre les édifices de culte et l'enceinte orientale, une chapelle et plusieurs salles entourées d'annexes probablement rattachées à la résidence de l'évêque.

D'autres locaux de réception ont été mis au jour près de la cathédrale sud: une grande salle chauffée, au sol de mosaïque plusieurs fois réparé, est construite dans la première moitié ou au milieu du V^e siècle. Elle était directement reliée à la cathédrale sud. De l'autre côté d'une ruelle, deux salles dépendaient d'une vaste *domus* peut-être réservée à un ecclésiastique de haut rang. Une de ces dernières pièces était chauffée et sa paroi orientale décorée d'une mosaïque murale en tesselles de pâte de verre colorées et dorées.

D'autres salles chauffées des IV^e et V^e siècles ont été découvertes derrière l'abside du baptistère, l'une d'elles, à proximité d'une boucherie, pourrait avoir servi de *triclinium* pour des membres du clergé. D'autres encore, plus à l'est, appartenaient manifestement à la résidence de

l'évêque. Une dernière salle sera construite au VI^e siècle à côté du presbyterium de la nouvelle église épiscopale à trois absides.

En conclusion, Charles Bonnet fait remarquer le nombre important de salles du groupe épiscopal qui, par leurs dimensions d'au moins 50 m², leur système de chauffage ou la qualité de leur décoration, servaient manifestement de salles de réception.

L'étude complète de ces salles, dont certaines ne sont pas encore entièrement dégagées, permettra sans doute à l'avenir d'en mieux cerner les fonctions.

C'est un pan tout nouveau de l'histoire de la rive droite que nous offrent Charles BONNET et Béatrice PRIVATI, «**Les origines de Saint-Gervais à Genève**», dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, séances de juillet-octobre 1990, p. 747-764. Les fouilles ont mis au jour les vestiges préhistoriques les plus anciens de la région, un habitat de l'horizon proto-Cortailod au début du Néolithique moyen (4500 à 4000 avant J.-C.), ainsi qu'une tombe à incinération du Bronze final (1400 à 800 avant J.-C.). Ce site est ensuite continuellement occupé dès la Tène finale. De grands blocs erratiques disposés horizontalement au-dessus des vestiges d'une barrière bordant une voie paraissent constituer un premier aménagement des années 50-40 avant J.-C. Ils sont recouverts vers 40-20 avant J.-C. par un bâtiment aux parois de terre argileuse avec fosse centrale. Celui-ci, qui pourrait déjà être un lieu de culte, est, après plusieurs reconstructions et agrandissements, rebâti en pierre durant la 1^{re} moitié du I^{er} siècle avant J.-C. selon un plan très curieux entourant la fosse centrale comblée. Ce bâtiment subsiste, avec d'importantes modifications, jusqu'au bas-empire où il est détruit par un incendie. Une église funéraire exceptionnellement vaste avec crypte et annexes de part et d'autre de l'abside vient au V^e siècle occuper le site. Les maçonneries de sa crypte réutilisent les beaux blocs sculptés d'un mausolée.

La traditionnelle «**Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1988 et 1989**», dans *Genava*, n.s., t. XXXVIII, 1990, p. 5-21, permet à Charles Bonnet de passer en revue les apports récents à la connaissance du passé genevois. La cathédrale constitue comme toutes ces dernières années un sujet de choix: la cuve du troisième baptistère a livré au moins cinq phases de transformations tardives et un quatrième baptistère a été mis en évidence. Quant à la fouille du parvis de la cathédrale, elle a mis au jour des segments des portiques de l'atrium situé entre les cathédrales sud et nord, ainsi que les murs de la nef de cette dernière, plus étroite qu'envisagé jusqu'alors.

Parmi les nombreux chantiers de la ville et de la campagne, citons la cour de la prison de Saint-Antoine avec une vaste résidence à péristyle des années 20-40 après J.-C. au remarquable décor peint, une petite cave de bois de la fin du XII^e siècle ou du XIII^e siècle abritant l'atelier d'un pelletier ou d'un tisserand sous l'Hôtel de Ville, les maisons médiévales des Rues-Basses et l'église Saint-Gervais présentées plus en détail dans

d'autres publications et l'extraordinaire succession de bâtiments qui permettent de voir la naissance à Vandœuvres de l'église chrétienne dans les alentours d'une belle villa édifiée sous les règnes de Tibère et Claude.

Isabelle Plan publie dans le même volume de *Genava*, p. 23-28, un résumé de son mémoire de licence consacré au décor de stuc des baptistères de Genève.

Après une présentation des trois principaux états successifs du baptistère au cours des IV^e-VII^e siècles, Isabelle Plan s'attache à reconstituer leurs riches décors de stuc: fleur à huit pétales du premier baptistère, pilastre, chapiteau à motifs végétaux, culs-de-lampe et autres éléments moulurés du deuxième baptistère érigé vers 400 et entrelacs et figures d'animaux du troisième baptistère. Sa patiente reconstitution des décors à partir de fragments souvent très petits donne une image saisissante des décors de stuc très élaborés qui couvraient à certaines étapes aussi bien les murs que les encadrements des baies ou les arcs du *ciborium*, et l'on peut qu'attendre avec impatience l'étude comparative annoncée dans l'article.

Pierre Monnoyeur, Jean Terrier, Théo-Antoine Hermanès, «**Eglise Saints-Pierre-et-Paul, Maison de la Tour, Meinier (GE)**», *Guides de monuments suisses publié par la Société d'histoire de l'art en Suisse* (1990, 35 p.), s'attachent à nous présenter les principales richesses architecturales et artistiques de Meinier.

Jean Terrier a reconstitué par des fouilles archéologiques le passé de l'église Saints-Pierre-et-Paul. Après une occupation mal connue du site dès le I^{er} siècle avant J.-C., une aire funéraire s'y installe au V^e siècle. Une église à abside polygonale à l'extérieur et semi-circulaire à l'intérieur est ensuite bâtie au VI^e-VII^e siècle, elle est complétée derrière le chevet par un enclos funéraire ou une petite construction cimétériale. La construction d'un chœur quadrangulaire à l'époque romane, puis d'un sanctuaire rectangulaire au XIII^e siècle, l'adjonction d'une cave, d'une sacristie et de chapelles au cours des siècles suivants forment, avec des sépultures du XI^e siècle dans des fosses tapissées de branches de frênes, les principales autres découvertes.

Pierre Monnoyeur présente l'église actuelle, de 1731-1732, à nef rectangulaire, chœur à chevet plat et clocher-porche, avant d'étudier de manière approfondie le beau retable baroque des années 1780 et son programme iconographique. Ce dernier, récemment restauré par l'atelier de Théo-Antoine Hermanès qui publie ses observations dans la même brochure, est comparé aux retables de la région, ce qui met en évidence sa frappante parenté avec ceux de Montriond en Chablais et de Saint-Pierre de Vétraz (canton d'Annemasse).

Enfin, la maison de la Tour, actuelle mairie, est étudiée par Jean Terrier qui restitue l'évolution architecturale ayant mené, à partir d'une ferme du XV^e siècle, à l'impressionnante maison de 1550. L'analyse archéologique a permis à l'auteur de reconstituer avec précision la

disposition des pièces à chacune des époques et de notamment retrouver les vestiges d'une belle chaudanne, ingénieux système de chauffage.

La restauration de l'immeuble de la papeterie Delachaux à la rue de la Croix-d'Or a amené la parution d'une très intéressante plaquette sur l'histoire du bâtiment et de son quartier: Charles Bonnet, Philippe Broillet et Gaston Zoller, «**La maison Delachaux et l'origine des Rues-Basses de Genève**», Delachaux, 1990.

Le développement des ports romains est retracé d'après les découvertes archéologiques, puis c'est au tour des ports médiévaux d'être méticuleusement reconstitués en faisant large usage des documents d'archives. La porte d'Yvoire, accès au port dit plus tard de Longemalle, les aménagements portuaires successifs, les fortifications sont décrits avec de nombreux éléments inédits.

Un autre chapitre, très novateur lui aussi, présente la ville-rue qui dès le XIII^e marque l'urbanisation du rivage entre le pont du Rhône et la baie de Longemalle. D'une largeur d'environ 16 m, cette rue était bordée de bâtiments alignés en contiguïté, derrière lesquels s'étendaient des chosaulx, des jardins et des granges. Le caractère marchand de cette rue est mis en évidence et les étapes de l'aménagement de la rive au cours du XIII^e siècle sont reconstituées. Le rôle des charmurs, murs de soutènement dont de larges tronçons ont été récemment retrouvés, est aussi analysé.

Quant à la dernière partie de la plaquette, elle présente l'évolution de la maison Delachaux, de l'édifice en bois du XIII^e siècle aux travaux des XVIII^e et XIX^e siècles en passant par les spectaculaires reconstructions des XIV^e et XV^e siècles.

Cette plaquette renouvelle entièrement l'histoire de l'urbanisation médiévale de la rive du lac et l'on attend avec beaucoup d'intérêt la publication du mémoire de licence de Philippe Broillet, fruit de longues années de recherche sur ce thème.

Jacques BUJARD

Moyen Âge

C'est un ouvrage d'une très grande importance que vient de publier Dom François Huot O.S.B. En effet, cet inventaire des **manuscrits liturgiques du canton de Genève** (*Iter Helveticus, V; Spicilegii Friburgensis subsidia* 19, Fribourg, 1990, 723 p., ill.) présente de la façon la plus parfaite quant au contenu les manuscrits liturgiques conservés à Genève, tant à la Bibliothèque publique qu'à la Fondation Bodmer. Ce sont bien évidemment les manuscrits liturgiques genevois (une dizaine), représentant pratiquement tous les aspects de la liturgie (il manque, hélas, un ordinaire de l'office) qui retiendront l'attention des historiens genevois, comme aussi l'introduction sur les sources de cette liturgie. Mais il faut de toute manière noter la qualité exemplaire de toutes les descriptions et

le fait que plus de 200 pages d'indices divers rendent la consultation de ce volume fort agréable.

Par ailleurs, dans le domaine archéologique, il serait malséant de ne pas signaler la «**Chronique des découvertes archéologiques dans le canton de Genève en 1988 et 1989**» que Charles Bonnet donne dans *Genava* (n.s., t. XXXVIII, 1990, p. 5-21) sans insister toutefois sur le contenu, puisque les principaux chantiers font par la suite l'objet de publications de détail. A cet égard, il faut précisément s'arrêter sur deux études de Jacques Bujard. La première, parue en 1989 déjà, concerne le bâtiment de l'«**Hostellerie du Cerf**» à Hermance, dont on peut dater de 1253 environ, par dendrochronologie, les éléments les plus anciens. C'est dire l'intérêt de cette maison, contemporaine de la fondation de la ville neuve d'Hermance et certainement l'un des plus anciens édifices civils de notre canton («**Habitations du XIII^e siècle à Hermance**», dans *Revue suisse d'art et d'archéologie*, vol. 46, 1989, p. 204-216).

L'autre travail de Jacques Bujard («**L'église Saint-Hippolyte du Grand-Saconnex**», dans *Genava*, n.s., t. XXXVIII, 1990, p. 29-80) nous restitue toute l'histoire de ce lieu de culte depuis ses origines (vers 500) jusqu'à nos jours, en passant par l'ensevelissement des catholiques qui vinrent mourir au XVIII^e siècle chez le Résident de France. Nouvel et très bel exemple de ces travaux que mènent les archéologues genevois, cette publication permettra d'affiner la typologie et la chronologie générale des églises genevoises (avec annexes anthropologiques – Christian Simon – et numismatique – Franz E. Koenig).

Jean-Etienne GENEQUAND

XVI^e siècle

C'est principalement le monde du livre qui semble, cette année, avoir retenu l'attention des seiziémistes.

O. Reverdin («**Le Dioscoride de Jean-Antoine Sarasin**», *Les cahiers de la Fondation Louis Jeantet de médecine*, 1990, n. 5, p. 65-71) apporte, dans les Cahiers élégants et richement illustrés de la fondation Jeantet, une contribution à l'histoire de la médecine et à celle de l'édition genevoises. Il décrit en effet le difficile processus d'édition de ce qui était alors l'un des classiques de la médecine, le traité du médecin grec Dioscoride. La traduction latine du texte grec est due au médecin d'origine lyonnaise établi à Genève, Jean-Antoine Sarasin. Le livre fut diffusé à partir de Francfort, par les héritiers de Wechel, de sorte qu'on le crut longtemps imprimé dans cette ville. Pourtant, M. Reverdin démontre à l'évidence, ne serait-ce que par l'examen des magnifiques caractères de typographie, les fameux «grecs du roi» appartenant aux Estienne, que ce livre fut en réalité réalisé sur les presses d'Henri Estienne. Mais les difficultés financières que connaissait alors Henri Estienne l'empêchèrent

de mener l'entreprise à son terme, et les héritiers de Wechel rachetèrent les feuilles non reliées de ce Dioscoride, qu'ils diffusèrent ensuite à partir de Francfort.

Avec la parution du tome XIV de la **Correspondance de Théodore de Bèze** (Alain Dufour et B. Nicollier, éd. Genève, 1990, 354 p.), l'entreprise atteint et dépasse mille lettres publiées. Ce volume est consacré à l'année 1573, capitale dans l'histoire des huguenots français: c'est l'année qui suit le massacre de la Saint-Barthélemy, l'année des pamphlets les plus violents, l'année où Bèze rédige son célèbre **Du droit des magistrats**, l'année, en un mot, où commence à s'organiser la résistance à un roi désormais considéré comme un tyran, qu'il soit ou non directement responsable du massacre. Genève, qui fourmille de réfugiés, devient un centre d'intrigues et de négociations, dans lesquelles Bèze apparaît comme plus impliqué qu'on ne le croyait jusqu'alors.

Signalons, à ce propos, que l'inventaire, jamais réalisé à ce jour, de la Correspondance de Bèze pour les années qui vont de 1580 à la fin de sa vie, soit 1605, a été fait sur une base de données par M^{lle} Regina Ugnivenko (travail présenté à l'École de Bibliothécaires pour l'obtention du diplôme), et qu'il est à disposition des chercheurs au Musée historique de la Réformation.

Même si cela dépasse un peu le cadre de l'histoire proprement genevoise, il faut signaler ici le dossier intitulé **La Réforme et le Livre**, rassemblé par Jean-François Gilmont (Paris, 1990, 531 p.). Il s'agit là d'une entreprise ambitieuse, multinationale et pluridisciplinaire, qui ne manquera pas d'intéresser quiconque travaille sur le XVI^e siècle. L'ouvrage s'est fixé pour but de faire le point sur l'état de la recherche actuelle à propos des rapports entre la Réforme et le Livre, dépassant ainsi les nombreuses idées reçues à ce propos. Une attention particulière est portée, non seulement à la reconstitution soigneuse des *corpus* de livres alors à disposition, mais surtout à l'étude de la réception de ces livres. A l'aune de ces critères, l'Europe entière, de la Suède à l'Italie, et de l'Angleterre à la Pologne, est étudiée dans une quinzaine de chapitres, répartissant les différentes régions selon des espaces linguistiques plutôt que politiques. Le domaine de langue française auquel appartient Genève, est traité dans un chapitre rédigé par Francis Higman. Les circonstances et les caractéristiques de l'imprimerie genevoise, certes déjà connues par ailleurs, apparaissent ainsi dans leur contexte international, et peuvent être mises en perspective dans l'ensemble du marché du livre de la Renaissance. On y voit que Genève est, avec l'ensemble de la Suisse francophone, le premier endroit où l'édition réformée de langue française peut s'établir de manière définitive, à l'abri des perquisitions et censures. Après la période héroïque où Jean Girard travaille presque seul, on voit à Genève un incroyable afflux d'imprimeurs, dont les autorités se verront obligées de réduire le nombre. On voit aussi, par comparaison, apparaître les caractéristiques propres du livre réformé de langue française: il s'agit, sauf pour les Bibles, de livres petits, donc faciles à transporter, et, au

besoin, à cacher, de livres presque dénués d'illustrations, en raison de l'hostilité particulière de l'Eglise genevoise envers les images.

Et si l'amateur d'histoire du XVI^e siècle se passionne bien souvent pour le livre, pourquoi ne pas lui signaler dans cette chronique, une fois n'est pas coutume, un roman intitulé **Maître Abel ou l'imprimeur trompé** (Paris, 1990, 105 p.), publié par Jean-Gilles Monfroy? Le lecteur y suivra la vie mouvementée, et quelque peu romancée, de l'imprimeur Abel Rivery, et y gagnera une très grande intimité avec le monde de l'imprimerie genevoise et européenne!

Sortant du monde du livre, nous pénétrons dans celui des animaux, à travers un autre livre collectif (**Le monde animal au temps de la Renaissance**, Université de Paris-Sorbonne, 1990, 259 p.). Nous en retiendrons un article, celui de F. Higman, qui s'est attaché à étudier «**Calvin et les animaux**». On trouvera dans cet article de très nombreux échantillons de la manière directe et énergique dont Calvin utilise les comparaisons animales, le plus souvent dans une intention polémique, dans une attaque contre un adversaire; on peut dégager ainsi tout un bestiaire de la langue de Calvin: loups «ravissants», pourceaux, serpents ou crapauds, singe et veaux, lesquels sont décrits comme particulièrement à l'aise à la Sorbonne!

Béatrice NICOLLIER

XVII^e siècle

Marie-Jeanne DUCOMMUN, «**Sociologie et chronologie du passage des réfugiés français à Genève, de 1687 à 1689**», dans *Revue suisse d'histoire*, vol. 40, 1990, p. 153-180.

Ce qui fait l'intérêt du grand projet de recherche sur le Refuge huguenot, entrepris il y a quelques années sous la conduite de M^{me} Michèle Magdeleine, chargée de recherches au CNRS, c'est son étendue géographique: sont englobées les données recueillies en France, en Suisse, en Allemagne et en Hollande. Grâce à la base de données informatisée alimentée par plusieurs chercheurs, il sera possible de suivre les groupes, les individus, dans leurs pérégrinations et leur tragique exil.

Membre de l'équipe de recherche, M^{me} Marie-Jeanne Ducommun a dépouillé deux années d'un registre d'assistance de la Bourse française de Genève. Ses résultats prolongent et complètent ceux de M^{me} Cécile Holtz, publiés en 1987 par notre Société dans *Genève et la Révocation de l'Edit de Nantes* (MDG L), p. 439-489. Les chiffres obtenus sont stupéfiants: dans le seul second semestre de 1687, Genève a assisté un nombre de réfugiés pratiquement égal à celui de sa propre population! Sans dissimuler les problèmes posés par la méthode de codage choisie, l'auteur parvient à dégager trois types de comportements migratoires qui caractérisent les zones de provenance.

José GODOY, «L'Escalade et les escalades: l'action et la théorie», dans *Genava*, n.s. XXXVIII, 1990, p. 105-130.

Dans cette contribution à l'histoire militaire de Genève, J. Godoy met en rapport le chapitre du traité d'Antoine de Ville consacré aux escalades (*Les Fortifications du chevalier Antoine de Ville, tholosain, avec L'Ataque et La Defence des Places*, Lyon, 1629), et des extraits de témoignages contemporains ou d'études historiques sur «notre» Escalade, choisis en fonction de leur pertinence. Chaque étape de l'opération est ainsi documentée.

Laurence WIEDMER, «Le blé, la farine et le pain à Genève aux XVII^e et XVIII^e siècles», dans *Bulletin du Département d'histoire économique de l'Université de Genève*, n° 20, 1989-1990, p. 21-26.

Laurence Wiedmer nous livre ici un avant-goût de la thèse qu'elle a soutenue en juillet 1990. La place prépondérante du pain dans l'alimentation d'Ancien Régime explique l'importance du sujet. L'auteur met en lumière les thèmes qu'elle a traités: politique annonaire, évaluation de la consommation céréalière et de ses fluctuations, techniques de stockage et de mouture, étude des métiers de boulanger et de meunier, crises frumentaires enfin.

Barbara ROTH-LOCHNER

XVIII^e siècle

«En marge du bicentenaire de la naissance du général Guillaume-Henri Dufour: les troubles de 1782 à Genève et le temps de l'émigration», tel est le titre fort explicite d'un intéressant article que Marc Neuenschwander publie dans le *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, 1989, p. 127-188. Le célèbre général est en effet né à Constance en 1787, de parents genevois qui comme beaucoup d'autres avaient pris le chemin de l'exil à la suite des événements de 1782.

Après avoir brossé un tableau des troubles politiques qui agitèrent Genève à la fin du XVIII^e siècle, l'historien s'interroge plus particulièrement – c'est ce qui fait l'intérêt et l'originalité de son propos – sur les mouvements migratoires qu'ils provoquèrent. Les caractéristiques des plus importantes colonies genevoises sont ainsi mises évidence: après l'éphémère utopie irlandaise, l'étape bruxelloise autour d'une maison de commerce genevoise, enfin la difficile tentative de transplantation de la Fabrique à Constance. S'interrogeant sur les motivations des émigrés, Marc Neuenschwander apporte des éléments nouveaux quant à leur nombre (qui ne paraît pas avoir dépassé 2% de la population), à la chronologie des départs... et des retours, avant de s'intéresser plus

particulièrement aux facteurs politiques et surtout économiques qui peuvent expliquer l'échec de la colonie de Constance. Dans la dernière partie de son étude, l'historien montre que les émigrés de retour à Genève ne jouèrent pas un rôle décisif en tant que «groupe de pression» dans les événements de la fin du siècle, le parti des Représentants semblant bien avoir éclaté avec le compromis de 1791, ce qui explique que nombre d'acteurs de la révolution genevoise soient des «hommes nouveaux».

Si cet article est important par le regard qu'il porte sur le problème encore peu étudié de l'émigration genevoise à la fin du XVIII^e siècle, il l'est plus encore par la richesse et l'érudition de ses notes et références qui en font un outil de travail désormais incontournable pour tout historien du XVIII^e siècle genevois.

Dans son article «**La Révolution à Carouge: 1789-1799**», *Mémoires et documents publiés par l'Académie chablaisienne*, Thonon, 1990, t. LXV, p. 167-216, Paul Guichonnet s'attache à démontrer l'intensité et la continuité de l'adhésion des Carougeois à la Révolution. Pour expliquer la facilité avec laquelle l'ordre nouveau s'est imposé, l'auteur se réfère d'abord à la situation géographique, économique et sociale de Carouge, avant de suivre pas à pas les événements, en décrivant des scènes où sur fond de marasme économique les forces jacobines jouent toujours le premier rôle. Outre cette exposition des faits, le texte est intéressant par les longues citations de sources que donne l'auteur. Il reste que certaines de ses assertions apparaissent discutables: ainsi la thèse du «complot maçonnique» ou encore l'idée que les troupes françaises auraient voulu, en 1792, envahir Genève pour «se rendre maître de l'opulente place bancaire»...

Après avoir publié la correspondance entre Albert de Haller et Charles Bonnet (1983), Otto Sonntag poursuit son entreprise en éditant les lettres de Haller et d'Horace-Bénédict de Saussure. Le volume présente plus de 300 lettres échangées entre 1760, date à laquelle le jeune Saussure commença à recueillir pour Haller des spécimens de plantes en vue du grand ouvrage sur la flore suisse que préparait ce dernier, et 1777, date de la mort du savant bernois. Si leurs préoccupations sont d'abord scientifiques – botanique et voyages dans les Alpes en particulier –, les deux correspondants évoquent également leur santé ou celle de leurs proches, tandis que les questions politiques qui agitent les esprits à Genève deviennent le sujet principal de leurs échanges entre 1766 et 1768. Au lecteur attentif, la correspondance réserve de multiples notations sur des sujets variés qui pourront retenir l'attention des historiens des mentalités au XVIII^e siècle. (**The Correspondence between Albrecht von Haller and Horace-Bénédict de Saussure**, edited by Otto Sonntag, Bern-Stuttgart-Toronto, 1990, 507 p.)

Au cours de son exploration des procédures criminelles genevoises, Michel Porret a découvert une histoire peu commune, celle d'un libraire accusé de superstition parce qu'il prétendait établir une grille d'interprétation des rêves pour gagner à la loterie. Le dossier judiciaire

renferme trois cahiers – soit près de 90 rêves – que publie ici le chercheur. En historien, celui-ci montre que l'intérêt de ce texte, reflet de tout l'irrationnel foisonnant au siècle des Lumières, n'est pas à rechercher dans le traditionnel débat sur l'interprétation des rêves, mais plutôt dans l'appréhension d'une «histoire sociale des rêves» qui pose d'une part la question de la transmission d'une tradition culturelle d'interprétation des songes, d'autre part celle de l'univers quotidien et des désirs du rêveur, essentiellement soucieux, ici, d'échapper à la pauvreté. («Les «Pensées nocturnes» de Pierre Frémont, libraire et «explicateur des songes» à Genève au XVIII^e siècle», *Nouvelle revue française*, 1990, n. 449, p. 108-117.)

A partir des mêmes sources, Vincent Barras publie dans la revue *Gesnerus* (Bâle, 1990, vol. 47, p. 285-302), un article intitulé «Folies criminelles au XVIII^e siècle», dans lequel il montre que la prise en compte de l'état mental du criminel, de plus en plus pratiquée par les tribunaux au XIX^e siècle, n'est pas nouvelle, mais qu'elle fait référence à une tradition du droit remontant à l'Antiquité. L'auteur cite plusieurs cas où la reconnaissance par les juges de l'aliénation mentale du criminel valut à ce dernier une peine atténuée. Toutefois, si on retrouve ici l'expression de toute une tradition juridico-médicale, il faut bien reconnaître que celle-ci est liée à l'évolution historique et à l'affirmation du corps des médecins qui, au XVIII^e siècle, sont encore loin d'être systématiquement sollicités par les juges.

Signalons que dans «Le paysan et la terre: agriculture et structure agraire à Genève au XVIII^e siècle» publié dans le *Bulletin du département d'histoire économique*, 1989-1990, n. 20, p. 27-31, Dominique Zumkeller présente quelques pages tirées de l'introduction de sa thèse de doctorat sur l'agriculture genevoise au XVIII^e siècle. On y trouvera un bref état de la question ainsi que les principaux axes de son étude.

Corinne WALKER

XIX^e siècle

Si 1990 ne possède pas le caractère commémoratif des deux années qui l'entourent, elle a néanmoins vu paraître nombre d'ouvrages propres à commémorer dignement le passé genevois. Plusieurs d'entre eux se sont plus à évoquer le dynamisme – voire même le rayonnement – que manifestait la Cité durant le XIX^e siècle dans des domaines variés mais complémentaires.

Au niveau technique et essentiellement pratique, ce déploiement d'activité était souvent canalisé et facilité par une institution en plein développement et changement: la poste. Louis Vuille témoigne de son intéressante évolution dans une série de courts articles et présentant une

documentation précieuse minutieusement reconstituée. Ainsi, dans «**Postes de Genève. Reprise du matériel par la Confédération en 1849**», *Journal philatélique de Berne*, n. 9, p. 124-125, tout en évoquant le difficile passage des postes de l'organisation cantonale à la mainmise fédérale, l'auteur énumère le matériel contenu dans les bureaux postaux de Genève et de Carouge, soit timbres, cachets et même, au détour d'un inventaire, une surprenante «caisse à parfumer les lettres».

Parfumés ou non, il n'en reste pas moins certain que les progrès effectués par les postes ont notablement contribué à exporter les «sciences hors du canton», ne serait-ce qu'en diffusant les productions des savants genevois. Parmi ceux-ci, il faut relever «**Edmond-Louis Vaucher (1842-1899)**», *Revue horticole suisse*, n° 9, p. 222-224, auquel F. Gagnebin a consacré une courte étude. Inspiré par la parution du livre de Silvio Martini sur la pomologie, l'auteur retrace à grands traits la vie du fondateur de l'École d'horticulture de la Suisse romande. Tout en insistant sur les publications et les travaux de «piricultures» effectués par le rédacteur en chef de la *Revue horticole et viticole de la Suisse romande*, il souligne ses origines citadines et ses longues années d'étude passées en France et en Allemagne. Pour frappant qu'il soit, le «voyage de formation en Europe» ne reste pas l'apanage du seul Vaucher puisque, à plus de cinquante ans de distance, il fut entrepris nolens volens par un autre grand représentant de l'«esprit genevois». Dans un foisonnant numéro des *Cahiers Staëliens*, n. 41, p. 81-86, consacré à M^{me} de Staël et l'Autriche, Norman King présente un «**Sismondi entre Vienne, Pescia et Coppet**» extrêmement stimulant. A l'occasion de la publication par M. Chiostrì de deux volumes de correspondance échangée entre le savant et sa mère durant les années 1808-1810, King appelle de ses vœux la rénovation de Valchiusa – où résidait M^{me} Simonde – pour y consigner les papiers Sismondi. Parmi ceux-ci, il souligne que les lettres éditées dans **Un Viaggio d'altri tempi...** et **Valchiusa racconta...** constituent une source inestimable pour un historien de la Toscane et pour le public genevois. Ils permettent en effet de reconstituer le journal intime que Sismondi n'arrive pas à tenir et expliquent, dès lors, un moment important du développement d'un des esprits qui firent la gloire de sa petite République.

A l'instar de cet «historien-économiste», Genève compta nombre de ces hommes polyvalents. C'est à l'un d'entre eux, assis entre littérature et caricature, que Thierry Groensteen consacre son «**Au commencement était Toepffer**» dans *Le Collectionneur de Bandes Dessinées*, n. 64, p.10-21. En effet, Toepffer, influencé par son père (le peintre Adam Toepffer), par une maladie des yeux qui empêcha un travail trop minutieux du dessin, et par son souci pédagogique de directeur du pensionnat, va s'orienter rapidement vers un genre un peu hybride: une histoire racontée en croquis successifs et illustrés d'un petit texte courant au bas de chacun d'eux. Sept ouvrages de ce type vont paraître du vivant de l'artiste qui dévoilent sa poétique – subtil alliage de théâtralité,

d'éléments romanesques et de préoccupations pédagogiques, entraîné dans un rythme effréné – et ses prises de position théoriques déjà bien affirmées. Perceptibles dans toute l'œuvre de Toepffer, ces derniers sont clairement explicités dans son **Essai de Physiognomonie**: texte et image sont indissociables et de cette fusion naît la force de l'un comme de l'autre; pour rendre le message encore plus percutant, il importe d'être concis, clair et surtout spontané. Perspicace, l'auteur lui-même prévoyait le succès et le futur développement du «roman en images». En effet, son œuvre sera très rapidement imitée dans toute l'Europe: en Allemagne elle influencera Heinrich Hoffmann et Wilhelm Busch, en France elle sera reprise par Cham qui fut chargé officiellement de la réalisation de **L'Histoire de Monsieur Cryptogame**, ainsi qu'elle inspirera le père de la **Famille Fenouillard**. Cependant, c'est surtout au travers du biais belge qu'elle sera appelée, bien plus tard, à jouer son plus grand rôle. Que ce soit par ses postulats théoriques ou par l'emploi de divers procédés originaux, l'artiste genevois peut être considéré comme l'inventeur de la BD telle qu'elle se conçoit actuellement; Thierry Groensteen n'hésitant pas à affirmer que l'œuvre de Toepffer se situe «aujourd'hui plus que jamais au cœur de toute réflexion sur la bande dessinée».

Hormis l'**Histoire d'Albert**, aucun album du «dessinateur-romancier» n'était d'inspiration locale typée. C'est pourtant à cette riche source que vont puiser divers créateurs du XIX^e siècle. Alliant eux aussi – mais bien autrement que Toepffer – arts graphiques et littérature, ils vont contribuer à embellir Genève et raffermir son éclat en exploitant l'image de l'un de ses plus célèbres ambassadeurs: Rousseau. A l'occasion d'une exposition présentée au Musée d'art et d'histoire sur Rousseau, Révolution et Romantisme, Claude Lapaire a fait paraître un très utile article consacré à «**Jean-Jacques Rousseau et les sculpteurs de Genève**» dans *Musées de Genève*, n. 302, p. 7-12. Il y consigne minutieusement tous les monuments et médailles représentant le penseur genevois, en commençant par l'ouvrage dessiné en 1778 par Argand, jusqu'au profil gravé en 1912 par Rodo. Ce faisant, il recense non seulement les œuvres encore visibles de nos jours mais aussi celles dont il ne subsiste que des croquis, et elles sont légion! Car il est intéressant d'observer que nombre de statues de Rousseau ont connu un destin bien étrange. Ardemment désirées par une majorité de Genevois qui admirait son «grand homme», elles étaient souvent combattues et escamotées sous divers prétextes, par une élite dirigeante qui se souciait peu d'honorer un citoyen si marginal, fut-il un des piliers de la renommée de leur ville. Certaines productions et surtout celle de Pradier subsisteront néanmoins, et constitueront dès lors – moins que Rousseau lui-même, il est vrai – une partie du patrimoine culturel de Genève.

Les sculpteurs «rousseauophiles» n'ont certes pas été les seuls à accroître le prestige de leur cité en s'inspirant de l'héritage local, voire national. Ce processus est également typique de l'œuvre de l'architecte **Jean-Daniel Blavignac** auquel un groupe de chercheurs dirigé par Leïla

El-Wakil a consacré une vaste étude (Carouge, 1990, 210 p.) destinée à accompagner une exposition qui s'est tenue à Carouge de novembre 1990 à février 1991. Précédée d'une fort utile chronologie de la vie de l'artiste, la première partie de cet ouvrage joliment illustré et puissamment documenté tente de cerner la personnalité de cet instigateur de la sauvegarde du patrimoine (pour les chapitres plus spécifiquement architecturaux du livre, voir le compte-rendu de Martine Koelliker). Leïla El-Wakil explique, grâce à une analyse essentiellement basée sur le *Journal autobiographique* et les *Lettre à E. R.* – ouvrages restés manuscrits de l'architecte –, l'importante contribution de cet ancien faïencier au bâti et aux arts genevois. Sa fulgurante ascension sociale, qui en fera un homme extrêmement recherché avant de s'écrouler en château de cartes, Blavignac la doit avant tout à son acharnement au travail. Si génie il y a, il a pour le moins été soutenu par une volonté et une résistance peu communes. Pour louable qu'elle soit, cette ardeur qui le détourne du mariage et d'une vie sociale harmonieuse s'apparente, chez lui, au comblement d'un vide. Un manque que l'historienne explique de deux façons. Ce serait tout d'abord la myopie du créateur qui l'aurait rendu timide, puis franchement asocial. Cependant, elle note par ailleurs la sensibilité de l'artiste et sa soif d'absolu. Cette quête semble aboutir lorsqu'il rejoint les Maçons; mais ceux-ci le renient alors que Blavignac se retrouve ruiné après la malencontreuse entreprise de la Tour. D'où un terrible sentiment d'abandon et sa conversion qui le fera détester plus encore... Luc Weibel – qui se livre à un exercice dans lequel il avait déjà excellé dans sa passionnante postface au roman historique de L. Roskopf: **Le pasteur vous accompagne toujours à l'échafaud** (Carouge, Zoé, 1991) – resitue le thème de la conversion dans un cadre historique et philosophique. Avec Schlegel et ses disciples, le retour au catholicisme fait des émules jusqu'à Genève où il tente Théodore De la Rive. A cette «atmosphère favorable» s'ajoute la perpétuelle insatisfaction spirituelle de Blavignac. Lors des travaux consacrés à la rénovation de Saint-Pierre, le jeune architecte semble rencontrer deux passions entremêlées: l'architecture et la foi. C'est ainsi que, déçu par la franc-maçonnerie, il se tournera vers le catholicisme.

Sans que cela semble correspondre à un drame intérieur, on note qu'un autre artiste genevois s'est également penché sur le passé national pour y chercher matière à «chef-d'œuvre». Dans «**Profil d'un héros, Arnold de Melchtal peint en 1840 par Jean-Léonard Lugardon**», *Genava*, XXXVIII, p. 169-178, article intéressant et richement documenté, Danielle Buyssens présente un tableau de Lugardon et souligne l'importance du sentiment helvétique dans l'œuvre du peintre genevois. Après quelques productions illustrant déjà des épisodes de l'histoire suisse, l'artiste compose son *Arnold de Melchtal* en vue du salon parisien de 1841. Celui-ci, tout en contribuant à exporter le «label 'école genevoise'» et une certaine image du pays, va provoquer de gros remous dès son exposition au Musée Rath. Malgré une pluie de louanges, les

critiques ne manquent pas: la gauche condamne la couleur crue de l'ouvrage, inspirée par la «peinture alpestre» que prône le très réactionnaire Toepffer; la droite déplore la rude attitude des paysans qui ressemblent plus à de dangereux révolutionnaires qu'à de dignes patriotes réclamant une antique liberté bafouée. En fait, coïncidant avec une période de trouble, la première présentation de cette toile ainsi que son sujet ont permis de concentrer sur ce tableau certaines des luttes idéologiques genevoises. Et lorsque son contenu politique se sera vidé, les critiques ne porteront plus sur Arnold qu'un regard admiratif... ou indifférent.

S'il semble, au travers des écrits publiés en 1990, que, notamment grâce au développement de la poste, les Genevois ont pu s'exprimer et se faire connaître dans les sciences ou les arts, tel ne semble pas être le cas en politique, en politique fédérale du moins. C'est en effet ce que démontre fort bien un stimulant article de François Walter, «**Genève et ses trois conseillers fédéraux**», *Bulletin de la SHAG*, XIX, p. 189-205. Tout en rappelant la personnalité des trois conseillers fédéraux genevois dont il dresse utilement une petite biographie – celle de Challet-Venel est très originale –, l'auteur rappelle à l'aide d'un astucieux «indice de représentativité au Palais fédéral» que Genève est totalement sous-représentée à Berne au XX^e siècle. Cette situation s'explique par l'instabilité politique de la Cité, qui empêche à une personnalité de nettement se profiler; et lorsque, enfin, l'une d'entre elles parvient à se distinguer, elle appartient rarement à la bonne formation politique, confessionnelle... De quoi se sentir frustré! Ce sentiment de frustration à l'égard de la Confédération est justement celui traité par le texte suivant et censé répondre à la publication de F. Walter: «**Les conseillers fédéraux et Genève**», *Bulletin de la SHAG*, XIX, p. 207-218. Irène Herrmann tente d'y montrer qu'avant la fin du XX^e siècle, le «complexe» de Genève à l'égard de Berne est injustifié et qu'il provient en réalité de la haute opinion que les Genevois ont d'eux-mêmes: se jugeant légèrement supérieurs et étant traités comme tous les autres, ils s'estimeront brimés...

Ce léger parfum de vanité genevoise est également celui qui flotte délicieusement autour du **Voyage dans les Cantons de Genève, Vaud et Neuchâtel (Suisse) fait en septembre 1831** (Hauterive), 1990, 56 p. et édité sous forme de manuscrit illustré. Le récit de ce court périple effectué par Albert Hentsch et quelques membres de sa famille dénote de l'intérêt presque scientifique du temps pour la Suisse et la nature qui l'embellit, dans un style à la fois charmant et désuet. Le tout est agrémenté de jolies esquisses dues à l'un ou l'autre de ces touristes. Si l'on ajoute à cela la crainte qui transparait page après page des «dangereux révoltés» qui sillonnent Neuchâtel, on verra que cet album constitue une riche source pour l'étude de domaines – sciences, littérature, art et politique – où les Genevois du XIX^e siècle se sont distingués et que les historiens de 1990 ont bien su distinguer.

XX^e siècle

Anne-Marie KÄPPELI, **Sublime croisade. Ethique et politique du féminisme protestant, 1875-1928**, Genève, 1990, 219 p.

L'auteur qui s'avoue désillusionnée et heurtée par la violence et l'agressivité des prises de position des groupes de femmes militantes issus du mouvement de 1968, s'est proposé de trouver dans le passé des témoignages sur la manière dont des femmes avaient tenté de répondre aux questions essentielles concernant les relations entre hommes et femmes, notamment par rapport à la sexualité et aux femmes tombées dans la misère et/ou la prostitution. C'est ainsi qu'elle rencontra le mouvement abolitionniste de la prostitution qui s'affirme à la fin du XIX^e siècle et qui connut un développement notable tant au plan suisse qu'international à partir de groupes constitués à Genève, Lausanne et Neuchâtel, au sein de milieux philanthropiques protestants.

Le mérite de l'auteur est d'avoir réussi à mener à bout une étude originale sur les débuts de féminisme, domaine pratiquement ignoré de l'historiographie officielle. En ce sens, il s'agit bien d'une recherche pionnière, qui apporte un éclairage nouveau à l'histoire politique et sociale de la Suisse, tant il est vrai que les réponses données par les féministes de l'époque (hommes et femmes) renvoient à un ordre politique qui ne saurait envisager la femme comme l'égal de l'homme, la femme étant confinée à un rôle familial et social. C'est à travers l'itinéraire, reconstitué avec beaucoup de précision, de trois pionnières du féminisme, la Britannique Joséphine Butler, la Genevoise Emilie de Morsier et la Suisseuse (Polonaise par mariage) Emma Pieczynski-Reichenbach, que l'auteur nous introduit dans les conceptions et les solutions concernant le sauvetage et la réhabilitation des femmes prostituées. L'étude des textes (lettres, articles, discours) de ces grandes dames protestantes, complétée par ceux de quelques hommes (philosophes, juristes et sociologues) parmi lesquels Charles Secrétan, Aimé Humbert, Félix Bovet, Louis Bridel, André de Maday, permet à l'auteur de comprendre ce qui animait la lutte des premières féministes, soucieuses du sort des femmes tombées dans la détresse et de promouvoir les droits de la femme dans la société et dans l'Etat. C'est avec surprise que Käppeli découvrit que ces textes que l'on peut situer à l'extrême opposé de tout le discours du mouvement féministe post-1968, se réfèrent à une vision religieuse et morale dont découle leur interprétation du monde politique, de l'injustice et de la liberté. Aussi est-ce à une interrogation de caractère éthique sur les relations entre hommes et femmes que nous conduit cette stimulante contribution à l'histoire du féminisme en Suisse. L'ouvrage contient, en plus d'une bibliographie sélective, des annexes comprenant des notes biographiques sur les principales figures du féminisme (femmes et hommes) et des repères chronologiques de 1862 à 1928.

Daniel J. GRANGE, «La question frontalière franco-genevoise depuis 1945», *Relations internationales*, n. 63, 1990, p. 313-328.

La question fondamentale que pose l'auteur est la suivante: existe-t-il une *Regio genevensis* et faut-il qu'une telle région se constitue? Pour répondre à cette question ô combien actuelle, Grange, après avoir exposé les données historiques de la région franco-suisse, examine deux phénomènes qui lui paraissent être à la base de l'émergence supposée d'une région transfrontalière franco-genevoise, à savoir les deux systèmes économiques plutôt juxtaposés qu'interactifs et les mouvements de population. L'auteur relève qu'en dépit d'investissements genevois qui ont été à l'origine d'installations industrielles importantes en Haute-Savoie, il n'en demeure pas moins que les rapports plutôt distendus entre les deux systèmes industriels suisse et français ne permettent pas de parler d'une «entité franco-genevoise sur le plan industriel». Il démontre aussi qu'à la suite des vagues de restructuration du secteur industriel au cours des années 70 et suivantes les liens encore existants ont pratiquement disparus. Tandis que les capitaux alémaniques contribuent à amarrer les industries genevoises au tissu industriel helvétique, les capitaux genevois sont relayés dans la région frontalière par des capitaux français ou étrangers (américains, allemands, britanniques). Il en est résulté une autonomie industrielle de la zone française par rapport à la prétendue métropole genevoise, et une ouverture au marché mondial par les affiliations à des groupes internationaux, sans doute attirés aussi par la proximité des infrastructures qu'offre Genève. Selon l'auteur, cette situation nouvelle permet d'envisager une coopération d'un type nouveau entre les deux ensembles; elle ne laisse guère entrevoir cependant l'instauration d'une région industriellement intégrée par-delà la frontière. C'est en revanche dans le domaine des travailleurs frontaliers que Grange estime identifier une réalité transfrontalière. Reprenant les résultats des enquêtes menées par Claude Raffestin et Charles Ricq, il souligne les inconvénients que subit l'espace français concerné par l'exode vers la Suisse de travailleurs qualifiés et par les charges nouvelles incombant aux communes frontalières confrontées à l'afflux d'une population allogène. Il relève aussi le renchérissement du sol français en zone frontalière sous la double poussée de l'accroissement des travailleurs frontaliers à revenus élevés et d'achats ou de locations de résidences ou terres agricoles par des Genevois, au point que ces derniers possédaient vers 1975, déjà, l'équivalent de 30% de la surface de leur canton dans la région frontalière française. Certains auteurs qui ont analysé ce phénomène ont même parlé de colonisation genevoise (Raffestin).

Grange en conclut qu'il existe certes des phénomènes transfrontaliers qui ont sans doute des effets économiques bénéfiques de part et d'autre de la frontière, mais qu'il ne saurait parler de *Regio genevensis* ni d'un ensemble régional organique constitué autour d'une métropole que serait Genève; les deux économies sont trop hétérogènes. Ce décalage a permis

de sauvegarder une identité propre dans les zones frontalières françaises. Grange minimise aussi la portée de la coopération institutionnelle transfrontalière telle qu'elle s'est exercée à travers la commission mixte franco-genevoise. Pour sa part, il déplore l'absence de coopération entre patronats suisse et français dans le domaine de la main-d'œuvre. L'hypothèse d'un Grand Genève, Grange ne la conçoit qu'à la suite d'une intégration de la Suisse à la CEE, l'arrière-pays français étant dans ce cas absorbé par la Cité du bout du lac; l'auteur cependant pense que la Suisse ne changera pas «vraisemblablement» son statut international; or, dans ce cas, la zone française pourra «jouer à son profit la carte de la fenêtre suisse sur la CEE». Toutefois, «le maintien d'une spécificité et d'une identité de la zone française sera subordonné à l'existence d'une politique imaginative et volontariste et à ses capacités à imposer à Genève une coopération véritable, sur un plan d'égalité. Certes, la métropole helvétique jouit d'une avance historique et d'un potentiel opérationnel immenses, mais la France voisine bénéficie de l'espace...». L'auteur déplore enfin que pour négocier avec Genève, la France voisine ne dispose pas d'une instance unique pour toute la région concernée (Haute-Savoie, Pays de Gex), contrairement à la partie helvétique, qui jouit «d'un pouvoir autonome, connaissant avec exactitude les besoins et les atouts de son territoire et avec la même précision le potentiel et les faiblesses de son voisin».

Sur cet enjeu vital de l'aménagement des relations transfrontalières franco-genevoises, il est bon que les Suisses qui s'en préoccupent puissent prendre connaissance d'une analyse française telle que celle que nous livre Daniel Grange, inspirée du souci légitime de sauvegarder l'identité et les intérêts à long terme de la région frontalière transformée ces dernières décennies tant au plan de ses activités économiques que de son tissu social et démographique.

Charles HEIMBERG, «Les libéraux genevois face à l'Italie fasciste: la question des droits de l'homme a-t-elle toujours été évidente?», *Equinoxe*, n. 4, automne 1990, p. 41-50.

Dans cet article, l'auteur propose un résumé fort approprié de son mémoire de licence présenté à la Faculté des lettres de Genève, qui portait sur *Mussolini et le fascisme dans le «Journal de Genève», pour la période de 1921 à 1936*. Il s'était fixé comme recherche «d'évaluer dans quelle mesure était critiqué, dans le *Journal de Genève*, le reniement par le fascisme de valeurs libérales comme la pluralité d'opinion, la liberté d'expression de la presse, la reconnaissance et le droit à l'existence d'une opposition parlementaire, la souveraineté issue de vraies élections démocratiques, etc.». La lecture du journal a fait découvrir à l'auteur des commentaires qui portaient notamment sur la légitimité du fascisme et sur l'idée, fortement appuyée, «selon laquelle il aurait sauvé le pays en le remettant sur de bons rails». Heimberg commente, en citant plusieurs

extraits pertinents, les contradictions dans lesquelles se trouve le *Journal de Genève*, qui attaché aux valeurs démocratiques et libérales en vient néanmoins à relever les «réussites» du fascisme en matière économique, dans la politique coloniale ou à propos des grands travaux. Même un William Martin qui s'était pourtant fait remarquer par ses commentaires d'une grande sévérité sur certains aspects des pratiques du régime fasciste, semble avoir été «complètement fasciné par le personnage mussolinien», lors de sa visite au *duce* en janvier 1932. Le correspondant à Rome du *Journal de Genève*, Théodore Vaucher, peut développer «ses opinions philofascistes» même si elles ne correspondent pas aux vues plus critiques ou nuancées de la rédaction et notamment aux commentaires de W. Martin. Heimberg relève aussi que si le Journal a accueilli des commentaires de plusieurs personnalités italiennes fascistes, il s'est abstenu de donner la parole aux réfugiés politiques italiens. L'auteur conclut que, si les milieux libéraux genevois «ne sont jamais vraiment fascistes», ils se sont accommodés de la dictature italienne et de ses principes, car leur conservatisme l'emporta nettement sur leur libéralisme; dans ces conditions, selon l'auteur, l'on ne saurait parler d'un antifascisme libéral soucieux de la défense des droits de l'homme.

Antoine FLEURY